

Un monde pluriel, uni par la même foi

Comment se situent les patriarcats historiques et les différentes «diasporas» orthodoxes à l'échelle d'une orthodoxie planétaire ? Uni par la même foi, le monde orthodoxe est placé face à l'exigence d'une concertation accrue afin d'éviter les incompréhensions et les prises de distance.

Il est osé, voire aventureux théologiquement, de faire une lecture purement géopolitique du «monde» orthodoxe. Car la géopolitique consiste à penser un territoire en fonction de son histoire, de sa sociologie et de sa culture. Elle le situe en interaction et, le plus souvent, en opposition avec son environnement.

Rien de tel dans l'orthodoxie ! Les chrétiens orthodoxes sont censés agir «*dans le monde sans être du monde*». Sans délaisser la «Jérusalem terrestre», ils se doivent de rechercher constamment, à l'échelle de leur vie terrestre, la «Jérusalem céleste». Dans l'*Épître à Diognète*, épître d'apologie chrétienne rédigée probablement en Alexandrie vers la fin du II^e siècle, l'auteur donne toute la mesure du détachement chrétien dans des termes simples et explicites: «*Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère*». Cette équation a été, et reste aujourd'hui, un élément structurant de la personnalité comportementale de «l'orthodoxie» dans l'histoire. L'échelle du chrétien orthodoxe est une «échelle sainte» plantée dans le monde d'ici-bas mais dressée et tendue vers le monde de l'au-delà.

Certes, la tentation de type nationaliste, pensant l'orthodoxie «contre» dans une logique de front et de frontière terrestres, a été et reste présente. Certains analystes se sont aventurés, par exemple lors du dernier conflit yougoslave, à appliquer au monde orthodoxe une lecture géopolitique mettant en avant l'existence d'une ligne de frontière qui relierait, en Europe, certains pays de tradition orthodoxe. La solidarité dans l'épreuve est certes une nécessité vitale, un devoir. Cependant, le fait de fonder une telle solidarité sur une perception de soi en opposition avec les autres n'est pas dénué

d'un risque de phylétisme¹. Cette tentation nationaliste a été condamnée théologiquement et magistralement par le concile des patriarches orientaux réunis à Constantinople en 1872, jugeant sans appel que l'établissement d'une juridiction ecclésiastique fondée sur «*un critère non pas local mais ethnique*» n'est ni plus ni moins anti-ecclésial et anti-chrétien.

Une fédération d'Églises locales

À l'échelle de leur Seigneur et Dieu, le Christ ressuscité des morts et ayant vaincu la mort par la mort, les chrétiens orthodoxes se doivent d'être la sève de la terre. Ils se doivent de penser leur existence non pas dans une géopolitique d'opposition, mais dans une dimension englobante et aimante transcendant les fronts et les frontières à l'image du Christ pantocrator, icône du «Souverain Universel», «Maître de toute chose», peinte dans les coupes centrales des églises orthodoxes, pour signifier Celui qui saisit, capte et récapitule tout en Lui.

Profondément pluriel, le «monde» orthodoxe est loin d'être un bloc monolithique. Il se compose de populations qui relèvent de sphères géographiques, culturelles, politiques et sociologiques diverses. Qu'est-ce qui rapproche un orthodoxe de la Russie du Nord, d'un orthodoxe grec de Constantinople ou de l'île de Chios, ou d'un orthodoxe arabe du Mont Liban ou de Damas? C'est que, au-delà des frontières, le «monde» orthodoxe est profondément uni au sein d'une tradition apostolique ininterrompue et d'une organisation ancestrale, mais sans cesse vécue et réinterprétée, héritière mais aussi continuatrice de la civilisation de l'Empire romain d'Orient. L'Église orthodoxe «*privilégie l'unité dans la foi et le sacrement sur l'unité juridique. Cette diversité dans l'unité puise son modèle dans la communion du Dieu Trinité: communion libre et aimante entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit*»².

L'orthodoxie ne connaît pas à l'échelle mondiale une organisation centralisée et hiérarchisée comme l'Église catholique. L'Église orthodoxe constitue une sorte de fédération d'Églises locales «autocéphales» (du grec *képhalos*, la tête), une «*famille d'Églises se gouvernant elles-mêmes*», sans interférence d'une hiérarchie supérieure. Issues de traditions et d'histoires différentes, ces Églises sont toutes unies «*dans le double lien d'unité dans la foi et de communion dans les sacrements*»³.

La marque de l'histoire

La présence orthodoxe dans le monde tient en grande partie à l'histoire. Tout

¹ Dérive théologique qui entremêle la religion à l'idéologie nationale.

² Mgr Kallistos Ware, *L'Orthodoxie, l'Église des sept conciles*, DDB.

³ *Ibid.*

d'abord, la conversion de l'empereur romain Constantin en 312 marqua la création de l'empire chrétien de Byzance⁴. Puis, au cours de la période byzantine, épousant les contours de l'organisation administrative de l'empire romain, les Églises de la sphère de la Méditerranée orientale se sont érigées en patriarchats autour des grandes capitales de l'Empire, centres de communion. Ce fut le cas des quatre patriarchats de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem et, au-delà de la Méditerranée orientale, de Rome. Ces cinq patriarchats, tous d'origine apostolique, constituèrent la Pentarchie.

Ensuite, l'évolution a suivi l'expansion de l'évangélisation. Plusieurs Églises se sont érigées au-delà des frontières traditionnelles de l'Empire. Des grands centres monastiques se sont constitués tels que l'Église du Sinaï, dont le siège est au monastère Sainte-Catherine, ou le mont Athos. L'Église orthodoxe russe, qui dépendait à l'origine du Patriarcat de Constantinople, fut érigée en Patriarcat de Moscou en 1589. Elle fut la plus grande réalisation de la mission des saints Cyrille et Méthode dans les pays slaves. L'Église de Géorgie, érigée depuis le IV^e siècle, fut évangélisée par une sainte apostolique, Nina, et avait de ce fait des liens très étroits avec le Patriarcat d'Antioche. L'Église de Chypre (autocéphale depuis le concile d'Éphèse en 431) continue avec l'Église de Grèce (proclamée autocéphale en 1833) à cultiver une «*forme d'alliance Église-État de type byzantin*», même si, en Grèce, s'élève un débat pour séparer l'Église de l'État.

Après la révolution russe

La révolution bolchévique au début du XX^e siècle et les événements au Moyen Orient un peu plus tard ont eu pour effet de provoquer des migrations de populations orthodoxes vers l'Europe occidentale et les Amériques. Une forme de diaspora s'est constituée ainsi, en dehors des pays traditionnellement orthodoxes, et s'est formée d'immigrés et d'exilés et de leurs descendants, mais aussi de convertis occidentaux. Des diocèses sont venus encadrer cette présence et, dans certains pays, comme en France (l'AEOF) et aux États-Unis (la SCOBA)⁵, des assemblées d'évêques orthodoxes ont été mises en place, travaillant en conciliarité en attendant le règlement du statut de la diaspora par le prochain Saint et grand concile pan-orthodoxe.

Par ailleurs, la chute du mur de Berlin a eu pour effet de libérer les Églises orthodoxes en Europe orientale, «*qui jusque tout récemment encore vivaient sous le joug communiste, comprenant les Églises autocéphales de Russie, de Serbie (érigée en patriarcat en 1920), de Roumanie (autocéphalie comme patriarcat en 1925), de Bulgarie (autocéphalie en 1924), de Géorgie (autocéphalie en 1943), de Pologne (autocéphalie en 1945), d'Albanie et de République Tchèque et de Slovaquie*

⁴ Mgr Kallistos Ware, *op.cit.*

⁵ L'Assemblée des évêques orthodoxes de France et le Standing Committee of Orthodox bishops in America.

(autocéphalie en 1951)».⁶ L'Église orthodoxe d'Albanie fut une Église autocéphale depuis 1937, supprimée par le régime communiste en 1967, puis restaurée en 1991. Au-delà des missions traditionnelles en Chine, au Japon et en Afrique, la présence orthodoxe s'étend de plus en plus vers de nouveaux pays et continents, Australie, Corée, Cuba, Hong Kong...

Pas de centre ni de périphérie

Le modèle de gouvernement de l'Église orthodoxe se fonde, depuis la tradition apostolique du concile de Jérusalem tenu sous l'autorité morale des saints Pierre et Paul, sur une communion et une conciliarité entre des Églises sœurs. Même s'il existe, entre ces Églises, un ordre de préséance, la primauté n'est qu'une primauté d'honneur qui n'a de sens que si son exercice, à l'image de l'invitation évangélique, est mis au service de la conciliarité afin de cultiver le *Syndesmos*, le lien de paix et d'unité, entre les membres de l'Église. Ainsi, en termes purement géopolitiques, il n'existe pas de centre ni de périphérie au sein de l'orthodoxie.

Selon les époques, cette organisation a connu des périodes de gloire, mais aussi de défaillances. La force de l'orthodoxie réside dans cette capacité à se plier aux conjonctures sans s'y résigner, à traverser l'histoire et à la transcender. Mais le vrai défi de l'orthodoxie d'aujourd'hui est de rester une force agissante au sein des sociétés où elle existe pour faire face aux besoins spirituels de notre temps. Au sein du monde orthodoxe, l'existence désormais d'une orthodoxie à l'échelle planétaire implique l'urgence d'accentuer la concertation entre les primats des Églises orthodoxes, et à leur tête le patriarche œcuménique, diacre de l'unité inter-orthodoxe, afin d'éviter les incompréhensions, les tentations nationalistes et les distancements.

Carol Saba

⁶ Mgr Kallistos Ware, *op.cit.*